

Le puy est à 600 m d'altitude, le point culminant de la journée à 1 200 m, au lac de l'Œuf, à quelques encablures de la ferme familiale de Saint-Rémy.

Pour cette première étape je jouais à domicile, je connaissais tous les coins et recoins du parcours, pratiquement chaque buisson m'était familier. Au fil des kilomètres je voyais défiler toutes les vacances de mon enfance et de mon adolescence...

Près du village de Ramourouscle, nous surplombions le Bourbouillou, charmant petit ruisseau où je venais braconner les écrevisses à l'essence de térébenthine, pêche miraculeuse garantie!

En arrivant au lieu-dit de Concouret, je rigolais tout seul en pensant à tous mes potes grenoblois que j'avais amenés ici pour un long footing qui, inmanquablement, ne comprenaient pas pourquoi je me mettais à marcher pour traverser le hameau (ces cons... courraient...).

Juste avant le lac de l'Œuf, j'ai reconnu le bosquet théâtre de mes premiers ébats amoureux avec Marie-Laure rencontrée au bal du 15 août pour la vogue de Vergezac.

Bref les souvenirs se bousculaient. Mais je vivais à fond le présent, ici et maintenant...

Un voyage initiatique commençait enraciné dans ces paysages rudes mais majestueux du Velay. J'étais parfaitement conscient de la chance que j'avais de pouvoir partager ces moments rares avec mon fils. D'ailleurs au fur et à mesure que nous nous approchions du terme de cette première étape, son attitude avait changé. De goguenard au début, il était devenu beaucoup plus attentif, même presque protecteur.

Par exemple lorsque j'avais crevé à la sortie de Monistrol d'Allier il avait insisté pour me dépanner lui-même. Et non seule-

« Pour un gîte c'est cuit ! Pour un hôtel allez voir en basse ville sur la route de Figeac, le Carlina, une enseigne vert fluo, cela doit être le seul encore ouvert, mais dépêchez-vous, il y a une permanence jusqu'à vingt-deux heures, après c'est fermé.

– Merci beaucoup j'y cours. »

Les indications étaient parfaites, j'ai trouvé rapidement, mais hélas, cinq minutes après la fermeture.

« Alors tu vas où comme ça ? »

Je fouillais dans mon sac à la recherche de ma frontale, aussi je n'ai pas vu arriver ce grand escogriffe à la voix grave et à l'allure dégingandée d'un Jean-Pierre Marielle version SDF. Sans me démonter, je lui répondais sourire aux lèvres.

« À Compostelle, suis parti du Puy il y a trois jours, il me reste quarante-deux jours pour faire l'aller-retour.

– Et tu sais pas où crecher ce soir ?

– Tout juste ! Mais je vais sortir de la ville, me faire une belle étoile avec mon sac de couchage.

– Alors viens dormir chez moi. J'habite pas loin, sous le pont du criblage, c'est pas le grand luxe mais tu seras un peu à l'abri.

– Waouh, suis preneur, merci ! »

Je ne marquais pas la moindre hésitation, mes yeux brillaient, ma voix chantait. La proposition me touchait, je ne cherchais même pas à le dissimuler à mon interlocuteur.

« Moi c'est Georges, et toi ?

– Pour les potes c'est Sergio.

– Alors va pour Sergio, *bâbla espagnol* ?

– *Si solo un poco, pero mé gustaria hablar muy bien.* »

(Oui seulement un peu, mais j'aimerais bien parler très bien.)

Je m'appliquais pour mon accent ibérique... et lui partait dans un énorme éclat de rire !

Il voulait savoir d'où j'étais parti, la longueur de mes étapes, combien de temps j'avais prévu de mettre pour arriver à Santiago.

J'ai compris que pour lui, comme pour tous les Espagnols, le *Camino* ne se tronçonne pas, quand on l'entame (en général depuis sa résidence ou son lieu de naissance) c'est pour aller au bout. Ici, c'est ancré dans le patrimoine culturel, dans la tradition au même titre que la corrida, le flamenco, la sangria... À des années-lumière du découpage du parcours à la mode bobos écolos en vogue chez nous. Quand je pense qu'il y a même des organismes qui portent les bagages, ou viennent vous chercher en cas de mauvais temps...

Nous sommes arrivés juste à temps, la gérante de l'auberge était en train de fermer.

« Ouf ! *Tengo la suerte.*

(Ouf ! J'ai de la chance.)

– *No hay problema, me hubiera quedado conmigo.* »

(Il n'y a aucun problème, je t'aurais amené avec moi.)

J'étais sûr qu'il disait vrai, c'était un gars bien, cela se sentait. Il m'a quitté en me lançant l'incontournable : « *Buen camino.* »

Je partageais une chambrée à huit lits avec un groupe de jeunes slovènes qui visitaient l'Espagne. Le dortoir voisin semblait plein également. Sous la douche tardive mais salvatrice, encore inespérée une heure avant, je m'interrogeais avec amusement sur cette bienveillance qui m'accompagnait depuis le début de mon périple.

Le lendemain matin il ne restait pas grand monde, et pas grand-chose à manger quand je débarquais dans la salle du petit déjeuner. Il est vrai qu'il était déjà tard. Je souriais tout seul en pensant que ce n'était pas commun d'essayer pour la première fois l'hébergement en auberge de jeunesse... à cinquante ans passés !

